

DOSSIER TIC

ErE et TIC : ErE éthique ? *Le cas des globes virtuels*

Les globes virtuels, comme le bien connu Google Earth, sont des outils séduisants pour l'Éducation relative à l'Environnement (ErE). Comment en explorer les possibilités, tout en gardant une distance critique ?

Qui ne s'est pas précipité sur Google Earth pour voir à quoi ressemble l'endroit où il habite ? Surtout depuis le 23 novembre 2011, date depuis laquelle l'on peut carrément descendre dans toutes les rues de Belgique et s'y promener comme si on y était, grâce à Google Street View.

Et, comme un enfant avec un nouveau jouet en main, nous pouvons nous amuser à nous « téléporter » ailleurs, très très loin, et découvrir avec ravissement les mille et uns visages de la Terre. « Nous », c'est-à-dire la petite portion de « chaçards » qui ont accès à internet à haut débit.

Explore the world at street level

New! Hike the Grand Canyon with Google Maps

Google Maps with Street View lets you explore places around the world through 360-degree street-level imagery. You can explore world landmarks, view natural wonders, navigate a trip, go inside restaurants and small businesses - and now even hike the Grand Canyon! Browse the gallery to see collections from around the world.



Les invitations sont alléchantes pour les porteurs d'ErE qui en bénéficient. Par exemple, sur Google Earth : « Suivez des visites guidées sur les impacts du changement climatique », ou « Découvrez comment Google Earth peut vous aider à changer le monde, ou encore « Assistez à une visite virtuelle des sites naturels et culturels les plus remarquables ». Les idées d'activités pédagogiques fusent de toutes parts et certaines permettent effectivement de renouveler les manières de découvrir des milieux proches ou lointains. On peut par exemple observer les changements d'occupation du sol dans l'espace ou dans le temps (grâce à la fonction « historique »), quelle que soit l'échelle considérée.

Une des choses les plus surprenantes est que l'on peut ajouter sur l'interface Google Earth des repères, un trajet, des images... Et de créer ainsi une visite virtuelle personnalisée, en se basant sur une visite de terrain ou en partant uniquement d'informations fournies sur le web. Il suffit ensuite d'enregistrer le tout sous forme d'un fichier qu'il est possible d'envoyer par mail ou de poster sur un blog. Lorsqu'il ouvrira le fichier, le destinataire verra l'application

Google Earth s'ouvrir pour visualiser la nouvelle couche d'information géographique « privée » qui lui aura été envoyée sur le « fond » Google Earth « public ». La frontière entre public et privé s'estompe, et on a la sensation grisante de participer à un grand partage innocent d'images et d'informations.

C'est là qu'en tant que formateurs en Éducation relative à l'Environnement, nous sommes interpellés : notre environnement communicationnel change à toute allure au point que nous avons du mal à suivre l'irruption de nouveaux outils pour mieux (nous) voir, mieux (nous) localiser et mieux nous mettre en contact les uns avec les autres. Les globes virtuels sont tellement séduisants que nous assistons sidérés à une déferlante qui balaie telle un ouragan les débats éthiques que les plus scrupuleux mettent à l'ordre du jour.

Pourtant, il nous paraît essentiel que la dimension critique de l'ErE et sa visée émancipatrice ne passe pas à côté d'un phénomène de société planétaire qui comporte des enjeux importants, voire des risques pour la démocratie et pour la liberté. Pour bien le comprendre, examinons d'abord la mécanique de ces outils.

Google Earth, Street View, Google Maps : de quoi s'agit-il ?

Google Earth est un logiciel créé par la société Keyhole (une agence fondée par la CIA) que la société Google a acheté en 2004. Il appartient à la famille des globes virtuels, c'est-à-dire un système d'information géographique (SIG) représentant ou modélisant en 3D la Terre ou toute autre planète par un assemblage de photographies aériennes ou satellitaires ainsi que d'autres couches d'informations géoréférencées (les cartes sur Google Maps, par exemple) grâce aux données topographiques rassemblées par la NASA. Google a de plus rajouté une couche qui modélise en 3D les bâtiments importants des villes et une couche qui modélise les reliefs sous-marins en haute résolution.

Google Street View permet de plonger au niveau de la rue et de s'y déplacer comme si l'on y était. Les images ont été prises par une voiture qui a parcouru les rues et a également capté tous les signaux 3G/GSM et wi-fi dans le but de les lister. À partir d'avril 2008, le service a été pleinement intégré à Google Earth. Des informations de Wikipédia sont incorporées au bas des images depuis 2010. Début 2012, Google a déposé un brevet lui permettant de remplacer dans Street View les panneaux publicitaires par des publicités AdSense.

Dans l'Union européenne, suite à de nombreuses plaintes et à la demande du contrôleur européen de la protection des données (CEPD), Google a été obligé de mettre en place un dispositif de



floutage automatique des visages et des plaques d'immatriculation. Un délai de plusieurs mois est respecté entre la prise des images et leur utilisation pour le logiciel. Mais cela suffit-il ? Allez-voir dans votre quartier et approchez-vous des personnes qui y ont été filmées : vous en reconnaîtrez certainement quelques unes, si ce n'est vous-même, ou vous reconnaîtrez le véhicule d'un ami. C'est ainsi qu'une large portion de l'espace privé, de la sphère de l'intimité qui était autrefois soustraite aux regards (hormis à celui des militaires) est désormais accessible à toute la planète.

Analyse critique du point de vue de l'Éducation relative à l'Environnement

Notre relation à l'environnement des uns et des autres se trouve véritablement bouleversée par ces outils comme les globes virtuels, désormais couplés à des réseaux sociaux, aux mains de sociétés privées que les Etats n'arrivent ni à cadrer ni à contrôler. De nombreuses questions se posent et nous interpellent, qui toutes concernent notre liberté et le contrôle de notre vie par un Big Brother multiforme sur les genoux duquel tout le monde ou presque se précipite aveuglément.

Les images de la Terre que nous découvrons sont tellement captivantes que l'on tombe facilement dans l'illusion de croire que nous observons la Terre partout et en temps réel, alors que le « patchwork » est composé d'images satellitaires ou aériennes qui n'ont ni la même date, ni la même résolution (toute la surface de la Terre a cependant été photographiée avec une résolution d'au moins 15 mètres). De plus, le logiciel donne aux internautes la possibilité de déposer et géoréférencer eux-mêmes des photos et des informations, mais Google n'est responsable ni de la qualité de l'information, ni celle du géoréférencement. Au fond, tout le monde devient reporter du monde dans un chaos généralisé.

Il nous revient de questionner les valeurs en jeu du fait de la publication sur internet d'informations très détaillées sans autorisation, sans validation, sans filtres éthiques d'aucune sorte et sans protection juridique. Il est de la responsabilité de tous les éducateurs d'aider chacun à prendre conscience des risques que notre identité numérique nous fait courir, d'encourager la vigilance et la prudence, d'apprendre à se protéger efficacement et d'apprendre à protéger les autres. Il faut un vrai courage aujourd'hui pour se démarquer du conformisme ambiant et rechercher des voies alternatives plus « locales ». Pourtant, c'est aussi cela, l'émancipation sociale !

Notre rôle est aussi d'aider à prendre conscience et à évaluer les changements qui s'opèrent dans notre façon de percevoir le monde, les autres et nous-mêmes, dans nos désirs du monde et des autres. D'un côté, en effet, les globes virtuels stimulent la curiosité, c'est un atout formidable pour l'Éducation relative à l'Environnement. Mais ils offrent aussi un tremplin pour la banalisation du voyeurisme et de l'intrusion dans l'espace d'autrui, comme en témoigne le trackage tous azimuts de tribus par des agences de voyages

« éthnotouristiques » ou par des trekkers en mal d'aventures, sans compter le fait qu'ils facilitent grandement le travail des malfaiteurs.

Plus largement, les limites de l'espace intime et de la frontière entre espace public et espace privé sont véritablement explosées. Chaque fois que nous utilisons notre téléphone portable, nous sommes géoréférencés sans le savoir, sans le demander, et cette information, si on n'y prend garde, peut se retrouver sur un « mur », dévoilant en temps réel où nous sommes. « Victor est à Canterbury », carte à l'appui. Quant aux peuples les plus pauvres, et en tout cas tous ceux qui n'ont pas accès à internet, ils ne se doutent même pas de cette intrusion planétaire dans leurs espaces de vie par satellites invisibles interposés. Nous assistons muets à une forme de violence culturelle qui est aujourd'hui mondialisée et institutionnalisée sans tenir compte du fait que les frontières de l'intimité sont très différentes d'une culture à l'autre et d'une personne à l'autre. Est-ce cela que nous voulons vraiment comme monde pour demain ? Pas si sûr, mais nous avons tendance à banaliser en haussant les épaules : « A quoi bon ? ».

Pourtant, notre rôle en tant qu'éducateur, qui plus est lorsque nous sommes engagés dans l'éducation permanente, n'est-il pas de questionner notre responsabilité à tous, individuellement et collectivement ? Faut-il nous laisser emmener par le flot, « laisser faire », voire « faire comme tout le monde » par opportunisme ou facilité ? L'ERe a un rôle important à jouer, en conscientisant ses publics et en les aidant à identifier les apports et les limites des globes virtuels, ou de tout autre outil numérique. Nous pouvons aussi résister et militer pour qu'une protection sociale et environnementale soit garantie à chacun, y compris à celles et ceux qui ne savent pas qu'ils sont exposés au monde entier. Des alternatives existent, notamment avec les logiciels libres et autogérés. D'autres sont à inventer. Oserons-nous émanciper ?

Christine PARTOUNE, Institut d'Eco-Pédagogie

